

# 1

## Le massacre de l'innocence

– Tu as déjà deux enfants, alors ne prends pas de risques, conseille Chiphra à la femme accroupie sur le siège d'accouchement.

Incapable d'arrêter ses larmes, la sage-femme se tourne vers Phoua.

– Fais-le, toi ! Moi, je ne peux pas.

Déconcertée, l'autre accoucheuse caresse du bout des doigts l'effigie de Bès, le nain protecteur au phallus démesuré tatoué sur son épaule.

– Puisse-tu sauver cet enfant, murmure-t-elle en se plaçant derrière le siège de fortune, trois briques instables garnies de haillons et couvertes de sang.

Elle prend une profonde inspiration, puis attrape solidement la parturiente sous les seins pour la maintenir droite et l'empêcher de glisser. Chiphra, à genoux face à la jeune femme, glisse sa main entre ses cuisses écartées pour vérifier la progression de l'enfant.

Les cheveux dénattés, le vêtement libre de tout nœud qui pourrait entraver l'accouchement, fourbue, Yokabed

ne sent même plus ses entrailles se tordre. Elle ne pense qu'une chose : « Pourvu que mon enfant vive ! Peu importe mon sort ! »

Sa fille anxieuse ne la quitte pas des yeux. Est-ce cela le lot des femmes ? se dit Myriam, tiraillée entre colère et exaltation. Au côté de sa mère, l'adolescente serre dans sa main droite un fer de lance supposé éloigner les douleurs, un rite transmis au fil des générations pour effrayer les démons.

Entre deux incantations, Chiphra pince le ventre de Yokabed pour vérifier si l'accouchement se déroule normalement.

– La marque de mes doigts s'efface, constate la sage-femme. C'est bon signe.

Le geste précis malgré son trouble, elle répète scrupuleusement une technique décrite par un papyrus des maux et des remèdes qui fait ses preuves depuis trois siècles. Pour faciliter la naissance, elle brûle de la résine de chanvre et l'applique sur le bas-ventre de Yokabed.

– Voilà, respire calmement et tout se passera bien, conseille-t-elle.

Les vapeurs de chènevis ne tranquillisent pas Yokabed, qui se crispe davantage. Les mains expertes de Chiphra, loin de la rassurer, lui font peur.

– Je veux que mon enfant reste dans mon ventre ! Laissez-moi ! supplie-t-elle.

– Tu n'as pas le choix, affirme Phoua. Si l'enfant veut venir au monde, tu ne peux rien faire pour l'en empêcher.

– Vous êtes là pour le prendre. Je le sais ! Tout le pays de Goshen le sait.

Les deux Égyptiennes se regardent, les yeux rougis de larmes et de sueur. Honteuses, elles tentent de rassurer Yokabed.

– Si c'est une fille, elle ne risque rien, lâche Phoua, la gorge nouée.

– Et si c'est un garçon ? intervient Myriam.

Le mutisme des sages-femmes avoue à leur place. En cette saison de décrue du Nil, mois heureux du poisson pour les Hébreux, le décret de pharaon hante toutes les familles : « *Quand les femmes des Hébreux seront sur le point d'enfanter, si c'est un garçon, tuez-le, si c'est une fille, épargnez-la !* »

Traumatisé, comme tous les Égyptiens, par la prolifération des étrangers sur sa terre, Séthi est prêt à tout pour protéger son peuple de cette contamination. Il a mis en place un contrôle sévère du flot des immigrants venus de Canaan et construit des forteresses pour surveiller les mouvements des Bédouins et le va-et-vient des Poussiéreux, qui restent néanmoins une main-d'œuvre indispensable aux vendanges, à la construction et aux travaux saisonniers des champs. « Les femmes des Hébreux enfantent dangereusement ! Leurs ventres sont autant de chars à l'assaut de l'Égypte, a proclamé Séthi. Il faut arrêter leur progression à la source ! »

Toutes les sages-femmes du pays de Goshen ont reçu l'ordre sans appel d'étouffer les garçons des Hébreux dès leur naissance. Elles, dont le devoir est d'introduire la vie dans ce monde, se trouvent contraintes d'y apporter la mort. Par crainte de représailles, beaucoup collaborent à cet ordre de Pharaon, d'autres résistent et prétendent être arrivées trop tard. « Les femmes des Hébreux accouchent avant notre venue et cachent aussitôt leurs fils », expliquent-elles, décidées à ne pas se transformer en anges exterminateurs. « Parfois, elles avancent l'heure de la naissance de

plusieurs semaines et, lorsque nous arrivons, il est trop tard pour agir. »

« Interrompre la vie à la naissance ou exécuter un enfant, est-ce vraiment notre rôle ? » s'indigne la corporation des sages-femmes, au grand dam de Pharaon. « Nous œuvrons dans les maisons de vie, pas dans les antichambres des tombes ! »

Chiphra et Phoua sont parvenues jusqu'à présent à éviter le pire, mais aujourd'hui elles ne savent pas quoi faire. Leur présence sous la hutte d'Amram et de sa femme Yokabed a fait le tour du village. Les soldats de Pharaon seront rapidement informés par les nombreux espions de l'issue de cet accouchement. Si elles n'appliquent pas à la lettre le décret de Séthi, la corporation des sages-femmes risque la vindicte royale et les Hébreux les pires persécutions.

\*  
\* \*

Dehors, à quelques pas de la hutte de joncs, Amram et son fils attendent avec anxiété au milieu des hommes du village, des ouvriers comme eux, asservis et privés de tout.

Quasiment nus – ils portent parfois un pagne indécent ou une ceinture de lotus défraîchie –, le dos brisé, le cœur exsangue, ils passent leurs journées, les pieds dans l'argile et la paille, à fabriquer du mortier et des briques pour les bâtiments de leurs oppresseurs.

Seule la naissance d'un enfant donne un sens à leur existence amère. Une dernière liberté, une joie précieuse que Pharaon vient de leur retirer. Une nouvelle humiliation pour ces travailleurs forcés dont la terre d'asile se transforme

chaque jour un peu plus en camp de servitude. Surveillés en permanence, brimés, épuisés au point de ne pas trouver le sommeil, vivre est pour eux devenu une corvée.

– Merci au dieu du ciel de ne pas m'avoir fait naître femme, marmonne un ouvrier sans âge.

– Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, ainsi va la vie, soupire Amram.

Depuis l'arrivée des sages-femmes la veille, il espère le mieux tout en craignant le pire. L'accouchement ne sera pas une délivrance pour lui. Le ventre noué, il redoute la naissance d'un second fils qui ferait pourtant de lui un homme accompli. Car venir au monde suffirait à son enfant pour être condamné à mort. Une perspective atroce. Son père, lui, a eu quatre fils, et il s'inquiète en secret de ne pouvoir égaler sa piété.

– Et si c'est une fille ? demande Aaron.

Le jeune garçon se sent partagé entre l'inquiétude de voir surgir un concurrent mâle dans sa famille après sept années sans partage, et celle d'avoir comme père un homme inachevé, incapable d'engendrer deux fils.

– Alors nous recommencerons ! rétorque Amram. Yokabed a encore quelques années devant elle.

– Le patriarche Jacob a eu douze fils, glisse Aaron.

– Et une seule fille, interrompt Amram. C'est bien suffisant !

Le petit groupe amassé devant la hutte à l'abri des roseaux attend fébrilement l'issue de l'accouchement, conscient que le sort de l'enfant à naître reste suspendu à la décision des sages-femmes. Toujours cette peur de la mort qui les étreint. Et ce sentiment d'injustice : même celui dont les poux ne voudraient pas pour compagnon possède au moins une femme pour lui apporter l'espoir qu'un jour, au détour d'une naissance, le monde changera.

Mais aux yeux de Pharaon, tous les peuples venus d'au-delà de la terre ne sont pas chez eux dans le delta. Les Hébreux, qualifiés par les Égyptiens de « passeurs de frontières », appartiennent au groupe plus large des Hapirous. Laissés-pour-compte de l'urbanisation, ces gens des steppes subsistent à peine sous la tutelle des sédentaires. Confinés au statut héréditaire de sans-droits, ils flottent entre deux mondes, celui des cités et celui des pistes. Pas d'ici et plus d'ailleurs, ils sont définis par ce qu'ils ne sont pas. Même la mémoire de leur propre héritage devient trop lourde à porter pour leurs corps moulus par le travail des pierres et des champs. Alors ils vivent au jour le jour, trop occupés à tenter de survivre pour pouvoir vraiment exister.

Devant la hutte, les conversations fusent, diffuses et confuses. Toujours en désaccord, toujours divisés, les Hébreux ne parviennent pas à briser le cercle infernal des humiliations. Du brouhaha s'élève la voix rauque d'un ouvrier gorgé de bière.

– Un sauveur viendra nous délivrer de la servitude, promet-il.

Le corps froissé comme du papyrus, il mâchonne des pétales de lotus pour tromper son impatience. Les surveillants de corvée n'ont pas lésiné sur le fouet, mais leur cruauté n'a pas eu raison de son espérance.

– Chaque enfant qui naît peut être ce sauveur, ajoute-t-il.

– Si un tel sauveur apparaît, alors les Égyptiens se vengeront ! prévient un vieil artisan.

– Nous ne possédons rien ! Que pourraient-ils nous enlever à part la peau de nos dents ? lance un autre.

– Ils pourraient enlever nos enfants pour en faire des esclaves dans les mines...

– C'est ce que Pharaon fait déjà.

– Alors ils continueront de tuer nos nouveau-nés, pour que ce sauveur ne vienne jamais au monde ! prévient Amram. Ils tueront tous nos enfants jusqu'au dernier s'il le faut ! Cessez donc de colporter cette rumeur de sauveur. Ce n'est qu'une illusion. Une stupide légende qui peut nous coûter cher !

Condamner à mort les nouveau-nés mâles équivaut à émasculer les pères et à faire avorter les mères, une stratégie de viols de guerre à l'envers. Pourtant les Hébreux ne s'enfuient pas. Pour ces êtres contraints depuis des siècles à la servitude, subir le joug égyptien est devenu une seconde nature. S'ils n'en acceptent toujours pas les chaînes, ils ont appris à apprivoiser leur peur et à se contenter d'un monde désenchanté.

Bercés au rythme des fausses couches à répétition et des lamentations qui accompagnent la disparition prématurée des jeunes enfants – parfois victimes de ces maladies sans remède qui rôdent autour des nouveau-nés –, les Hébreux ont accueilli le décret de Pharaon comme un ultime déracinement. Une terrible injustice aussi, car les Égyptiens entourent leurs propres enfants de précautions infinies pour leur santé et de rituels magiques pour éloigner les forces néfastes.

Une injustice qui tourmente les sages-femmes. Même Hathor, la vache céleste, mère et nourrice des hommes, voit d'un mauvais œil cette perversion de son énergie vitale.

Quel sort réserver à un peuple qui tue des enfants ?

MOÏSE

\*

\* \*

– Ne le tuez pas ! Je vous en supplie !

– Tais-toi, intime Phoua en abaissant son couteau de silex. Ils vont t'entendre.

Sans hésitation, elle tranche entre la vie et la mort, coupe le cordon ombilical séparant à jamais le fils de sa mère, puis verse une cruche d'eau sur le nouveau-né pour le laver et le purifier.

– Ne dis rien, insiste Chiphra en frottant le nouveau-né de sel pour le protéger du mauvais œil.

Dès qu'elle a recueilli le fruit des entrailles de Yokabed entre ses mains, la sage-femme a su qu'elle ne pourrait jamais mettre fin à sa vie. Chiphra a-t-elle croisé son regard étonné et perdu d'un coup tout courage de lui faire du mal ? Phoua a-t-elle reconnu dans ses larmes le premier pleur de son propre enfant ? Ni l'une ni l'autre n'ont jamais tué un nouveau-né, et aucune ce soir n'est prête à devenir un assassin !

– C'est un garçon, annonce Chiphra en le déposant entre les collines de lait de sa mère.

Fragile, les yeux écarquillés, l'enfant semble se demander ce qu'il fait là. Chiphra récite une incantation aux sept Hathor afin que les fées du panthéon égyptien se penchent sur le nouveau-né et déterminent avec bienveillance la course de sa vie. Qu'il soit sain et bien portant, murmure-t-elle. Phoua forme sept nœuds sur un fil rouge et l'attache au poignet de Yokabed pour lui porter bonheur et qu'elle se remette de son accouchement avant que ne s'écoulent les sept jours périlleux d'impureté. Le visage

inondé de sueur et de larmes de gratitude, la jeune mère ne cesse de remercier les sages-femmes d'avoir épargné son fils, alors que Myriam le couvre de baisers. Mais la vie de l'enfant reste encore à la merci d'un espion, d'une dénonciation ou d'une indiscretion. Comment le protéger ? se demandent-elles.

– Que suggères-tu ? s'inquiète Phoua.

– Je ne sais pas. Laisse-moi réfléchir.

– Ne les laissez pas lui faire du mal, s'inquiète sa sœur.

– Si nous ne trouvons pas un moyen de cacher sa naissance, les soldats de Pharaon viendront le chercher et fracasseront sa tête contre une pierre sans hésiter, prévient Chiphra.

Yokabed reste silencieuse, de peur qu'un mot de trop fasse changer d'avis les sages-femmes. Enfin un coassement achève de convaincre les accoucheuses : Héqet, la déesse grenouille qui veille sur les naissances, vient de faire entendre sa voix.

– Garde le secret, tranche Phoua.

– Oui, ne dis à personne que tu as donné naissance à un garçon.

– Si tu veux qu'il vive, cache-le, ajoute Phoua.

Chiphra a pris sa décision. Elle place un linge sous le siège de briques.

– La naissance de ton fils n'est pas la fin de ton accouchement, tu le sais bien, rappelle-t-elle.

Les sages-femmes échangent des regards entendus. Chiphra prépare rapidement une mixture à base de miel, d'eau de caroube et de lait, et l'introduit dans l'utérus de Yokabed, provoquant l'expulsion du placenta, considéré par les Égyptiens comme le frère jumeau du nouveau-né.

– Enterrons-le derrière ta maison, conseille Phoua.

Yokabed blêmit en même temps que sa fille.

– Je ne parle pas de ton fils, rectifie la sage-femme. Ensevelissons le placenta comme s’il s’agissait de ton nouveau-né.

– Il faut que tes voisins croient à la mort de ton enfant, prévient Chiphra.

– Ne dis pas un mot de cela, insiste Phoua. Tu mettrais en danger la vie de tes autres enfants.

– Et la nôtre !

Ceux qui n’obéissent pas aux ordres de Pharaon risquent de connaître le sort réservé aux esclaves indociles et aux travailleurs indéliçats. Les séditieux à la tête dure sont traités comme les conjurateurs. Garrottés, les bras liés dans le dos, à genoux au pied du billot, ils sont décapités sans merci. Les paresseux auxquels le fouet ne fait plus aucun effet sont enterrés vivants pour reprendre du cœur à l’ouvrage. Les simples récalcitrants se retrouvent enfermés dans un chaudron scellé par un couvercle de plomb, étanche aux mauvais esprits, pour y expier leur faute – un cachot minuscule au parfum de tombe, qui dissuade celui qui en réchappe de récidiver. Les transgresseurs, eux, risquent gros. À commencer par les sages-femmes et les mères, dont la culpabilité de sauver des nouveau-nés se double d’un crime de trahison : quand elles ne sont pas condamnées à mort, elles risquent l’ablation du nez et des oreilles qui les bannit de la société.

– Je ne dirai rien, promet Yokabed.

– Combien de temps devons-nous garder le secret de son existence ? s’inquiète Myriam.

– Quelques mois, le temps de faire croire qu’il est né avant le décret de Pharaon.

– Le huitième jour, si vous le nommez, faites-le en silence, conseille Phoua.

– Toi, n'abandonne pas ton couteau de vannerie, ne change pas tes habitudes, ajoute Chiphra à l'intention de Myriam, avant d'emporter le linge contenant le placenta comme si elle portait un nouveau-né.

À sa mine déconfite et à la forme sanglante dans ses bras, les hommes du village comprennent que le pire est arrivé. Yokabed a donc accouché d'un garçon et les sages-femmes ont appliqué les ordres de Pharaon en étouffant l'enfant avec son premier souffle.

Divisés le reste du temps, unis dans le malheur, ils lisent dans le regard vacillant des autres miséreux le vertige qui les étourdit. Eux qui n'osent plus signaler leur absence aux surveillants des chantiers de crainte de trahir un accouchement, eux qui préfèrent le fouet à l'infanticide qui menace leurs femmes subiront les deux aujourd'hui.

– L'ange de la mort plane sur le village, murmure un jeune Hébreu, baissant les yeux sur le passage de la sage-femme pour s'en faire oublier.

Aaron, furieux contre lui-même, se sent soulagé de rester le seul fils de la famille et pose sa main sur l'épaule de son père pour le réconforter, mais aussi pour se rassurer.

– Nous avons perdu le chemin du bonheur, concède Amram, en arrachant des touffes de poils de sa barbe en signe de deuil.

Sans un mot, les Hébreux se dispersent, retournant chacun à sa hutte de fortune, le cœur gros et l'angoisse au ventre à l'idée qu'ils assisteront à leur tour à la disparition de leurs propres nouveau-nés, sans même qu'ils aient été nommés.

– Il n'est pas juste que les fils meurent avant les pères, murmure Amram.

Puis il entre dans la hutte pour réconforter sa femme.

## MOÏSE

\*  
\* \*

À Thèbes, la célébration de la Nuit de Rê est gâchée par la rumeur grandissante de la naissance d'un sauveur chez les Hébreux. Pourtant le Nil gonflé d'eau bienfaisante déferle majestueusement devant le palais royal pour annoncer la renaissance du monde. Les étoiles dansent de joie dans le ciel. Devant les maisons des multitudes de lanternes se balancent au gré du vent d'été. Le peuple innocent se précipite, la jarre à la main, et recueille les premières eaux du Nouvel An pour en boire, s'en asperger ou les garder en talisman afin que l'année soit favorable. Mais à la table de Pharaon, le cœur n'y est pas ; autour de Séthi, c'est l'inquiétude qui enivre les scribes.

– Ah, si c'était de l'encre qui coulait dans le lit du Nil et si chacun pouvait y tremper son calame, la connaissance serait mieux partagée et nous, les scribes, n'aurions pas à planer sur les fêtes de Nouvel An comme des oiseaux de malheur, se plaint Pentaour.

Malgré la profusion de fleurs, la danse effrénée des tambourins, le parfum d'oranger des courtisanes et l'ivresse procurée par le vin du delta coulant à flots comme si la terre avait été égorgée, la rumeur poussiéreuse vole de lèvres en lèvres et gâche la fête royale d'Ouasset la Puissante.

– Ces Hébreux ne nous laisseront donc jamais tranquilles ! s'inquiètent les Thébains entre deux lampées de nectar sucré.

Malgré les exécutions massives de nouveau-nés mâles, les notables d'Égypte se méfient de plus en plus de ces intrus. La prise du pouvoir par des rois étrangers quelques siècles auparavant reste une plaie ouverte dans la mémoire du royaume des Deux Terres.

– Souvenez-vous des Hyksos ! lance le scribe Pentaour au risque de mécontenter Pharaon.

À ces mots tous les regards se tournent vers Séthi, dont la courte perruque noire couvre des cheveux roux qui, selon les ragots, trahiraient de lointaines origines hyksos. Le prince Ramsès aurait hérité de cette particularité. Un hommage involontaire au dieu Seth, l'ardent seigneur des pays étrangers, ces déserts d'où viennent tous les troubles qui agitent le royaume des Deux Terres.

Jeune responsable des bulletins historiques, chargé en fait de la propagande royale, Pentaour a la voix feutrée de la mémoire officielle.

– Ils sont venus de l'Est par petits groupes, poussés par la famine et chassés par les guerres. Nous les avons accueillis ! rappelle-t-il.

– Nous leur avons offert la vie meilleure dont ils rêvaient, acquiesce Pharaon. Mercenaires, ouvriers, artisans, ils se sont élevés dans la société créée par Aton. Ils ont adopté nos cultes, à commencer par celui de Seth.

– Les sans-terre ont même suivi nos rites d'embaumement, confirme un convive : ils espéraient avoir accès à la vie éternelle des Égyptiens. Quelle prétention !

– Puis le nombre des étrangers a grandi ! lance Pentaour, provoquant des murmures inquiets dans les rangs des notables de Thèbes.

– Leur prolifération a permis jadis à ces rois venus d'ailleurs de régner sur la terre d'ici. Notre terre ! s'exclame Séthi. Des étrangers conduisant la destinée de l'Égypte ! Jamais une telle souillure ne doit se reproduire ! Je ne le permettrai pas !

Troublés au point d'en oublier la fête, tous les convives se remémorent la destinée des Hyksos, cette minorité d'immigrés

venue s'abreuver à l'eau du Nil et devenue jadis classe régnante. Certes, les princes du Sud ont fini trois siècles auparavant par les chasser, par investir le delta, détruire leur capitale Avaris et s'emparer des Eaux de Rê, où Séthi embellit aujourd'hui le palais de son père. Mais le traumatisme reste vif. Sur les ordres de Séthi, un maillage de forteresses, formant l'impressionnante ligne d'Horus, a été édifié du delta jusqu'à Gaza pour protéger l'Égypte de toute incursion venant de l'Est. Pourtant le sentiment grandit d'une menace venue de l'intérieur personnifiée par ces étrangers résidents. Les Égyptiens épouvantés y voient la désintégration annoncée de leur société.

– La présence de ces moins-que-rien devient une menace, confirme Séthi.

– Ces Hébreux à l'apparence misérable vivent en hordes et se refusent à suivre le culte d'Amon ! Que faire s'ils décident de s'attaquer à nos familles ? s'inquiète Souty, le chef du Trésor. Après tout, ce sont des sauvages !

– Comment ces Poussiéreux désarmés, illettrés et divisés pourraient-ils s'opposer aux armées de Pharaon ? se moque Chénéphré, seigneur du delta.

– Les rêves des uns sont les cauchemars des autres, rétorque la princesse Thermoutis.

La jeune femme est une Koushite adoptée par Pharaon. Son insolence déplaît à beaucoup, y compris à son mari Chénéphré. « Une, ça va, c'est quand il y en a plusieurs comme toi que cela pose problème », lui a confié Chénéphré lors de leur nuit de noces.

En ce jour de confusion, la cité aux cent portes en vient à douter de la protection qu'Amon lui apporte depuis sa fondation. Au cœur de l'identité égyptienne, Thèbes reste auréolée de sa victoire contre les Hyksos. Mais aujourd'hui,

la purificatrice de l'Égypte s'alarme à chaque nouveau-né étranger qui profane sa terre.

Les épidémies qui touchent les Égyptiens et surtout leurs enfants sont la preuve de l'impureté de ces Poussiéreux. Chaque famille tremble de peur à toute nouvelle victime d'une affection de la peau. Sekhmet, la redoutable déesse guérisseuse, abandonnerait-elle son propre peuple ?

Les scribes au pessimisme contagieux annoncent à qui veut l'entendre le chaos moral et religieux qui accompagne inévitablement la prolifération de travailleurs étrangers venus voler le pain des Égyptiens. « Les Grands ont faim, mais les serviteurs sont servis ! On ôte à l'un pour donner à l'autre, à celui qui vient du dehors ! » écrivent-ils. « Vous abandonnez le pays aux étrangers ! » accusent-ils, habiles à transformer la répétition de mensonges en vérité. « Des mots étrangers, de plus en plus nombreux, profanent déjà notre langue, se plaignent-ils. Les méchants sont traités comme des innocents et les criminels préférés par nos propres frères. »

Même Pharaon a pris peur et s'inquiète que la vie égyptienne se perde en chemin. Une appréhension entretenue par le nombre grandissant de femmes frappées de stérilité et d'hommes qui conçoivent de moins en moins. Chénéphré se considère comme la première victime de cette malédiction. Il a beau labourer le ventre de sa propre femme Thermoutis, celle-ci ne donne toujours pas de fruit. Le masque hideux de la disparition pointe son nez. Tous sont d'accord, le malheur qui guette les Égyptiens est dû à ces Poussiéreux qui polluent la terre. Cela ne fait pas de doute.

– Ils espèrent la venue d'un sauveur ! se moque Chénéphré. Quelle meilleure occasion de mettre un

terme à leurs rêves que d'empaler ce « sauveur » quand il se fera connaître ?

Railler ne suffira pas. Protester ne suffit jamais ! Il faut agir ! Séthi n'oublie pas que les cousins des Hébreux régnaient jadis sur le royaume du Nord. Alors il préfère prévenir que guérir. « Ils étaient soixante-dix en arrivant sur notre terre, rappelle régulièrement Pharaon à son entourage. Aujourd'hui, ils se reproduisent comme des rats. Bientôt, nous ne serons plus chez nous sur notre propre terre ! »

Contrairement au seigneur du delta, Pharaon prend très au sérieux cette légende d'un sauveur qui viendrait libérer les Hébreux. Il suffirait d'un signe pour que l'espoir renaisse dans le cœur de ces miséreux. Ils ne sont certes pas des guerriers, mais un seul lion peut transformer un troupeau de moutons en fauves. Les mots sont plus dangereux que les épées, il ne le sait que trop bien. Sur ses indications, les scribes ne réécrivent-ils pas son histoire idéale sur les murs des temples et les parois des tombeaux, effaçant à l'aide de ciseaux de cuivre tout épisode qui ne lui conviendrait pas ? « La vérité se façonne comme la vie. À nous de modeler ses formes afin qu'elle dure pour l'éternité », aime-t-il à répéter aux artisans accroupis devant leur œuvre, élevant le mensonge au rang de culte.

Cette Nuit de Rê donne au milieu de la fête un écho tragique aux propos des scribes de Pharaon. Décrypteurs des textes sacrés, ils n'agissent pas la naissance imminente d'un sauveur parmi les Hébreux comme une anodine légende tribale à étouffer dans l'œuf, mais l'annoncent sur le ton de la prophétie : « Le chaos remplacera l'harmonie d'Amon ! » Les hiéroglyphes, scribes des archives secrètes dotés du pouvoir de lire l'avenir, renchérissent : « Toutes les valeurs

s'inverseront. Le mal régnera sur le bien. Plus aucun dieu ne résidera dans nos cités ! »

– Si tu permets la naissance de cet enfant, les Hébreux relèveront la nuque ! avertit Pentaour.

Les hiérogammates craignent que l'enfant qui naîtra de ce peuple ébranle le trône d'Égypte une fois adulte. Si Chénéphré ne donne aucun crédit à la légende d'un sauveur des Hébreux, il s'inquiète de la stabilité et de la grandeur du royaume des Deux Terres. À ses yeux, tous les malheurs du pays proviennent des étrangers qui grouillent comme des serpents dans un marais. Ces gens des pistes doivent donc rester asservis. Le simple fait qu'ils puissent imaginer leur liberté affaiblirait l'Égypte.

– Débarrassons-nous de leur rêve de sauveur et offrons ces Hébreux au Nil en sacrifice pour sauver nos enfants ! décide Séthi.

Victimes expiatoires ou boucs émissaires, les Égyptiens ont l'habitude de sacrifier des bêtes pour détourner le malheur qui menace. Ils égorgent une victime choisie pour son innocence, la marquent d'un peu de terre glaise, chargent sa tête de toutes les malédictions, puis la tranchent et la jettent dans le fleuve. Accompagnée d'incantations joyeuses, la tête emporte avec elle les impuretés qui souillent le peuple. Les nouveau-nés des Hébreux, maudits par les prêtres mais purs par essence, semblent des victimes sacrificielles toutes désignées pour sauver l'Égypte du spectre de la décadence.

Effrayé par les propos des scribes, furieux de la réticence des sages-femmes à obéir à son décret, inquiet du talent des femmes des Hébreux à accoucher seules dans le secret de leurs foyers, tourmenté à l'idée de revivre une invasion

## MOÏSE

hyksos, Séthi charge ses soldats, le soir même, de traquer tous les nouveau-nés de la région du delta et de les noyer dans le Nil. « *Jetez au fleuve tous les derniers-nés mâles de ce peuple, quel que soit leur âge, et noyez avec eux les mères qui s'y opposent !* »

La tradition millénaire sera donc respectée. Habituellement, des fleurs, des fruits et des gâteaux sont jetés dans le Nil en crue pour le remercier de régénérer l'Égypte. La foule amassée sur les rives chante à pleins poumons l'hymne au génie du Nil, Hâpy, pour le glorifier : *Salut à toi, ô Nil qui fertilises les champs de Rê et fais pousser le blé et l'orge*, psalmodient les fidèles. *Ne sois pas paresseux, ou nos nez se fermeront à jamais !* ajoutent-ils, se pinçant le nez pour indiquer que le souffle vital y circule toujours. Puis ils lancent des poupées en offrande au fleuve pour exciter son désir de se gonfler davantage et d'inonder le pays.

Mais pour accueillir cette crue-là, les poupées seront remplacées par des petits garçons hébreux. Et il n'est pas certain que le Nil appréciera vraiment ce mélange incestueux de la vie et de la mort. Car si le monde d'Osiris s'étend à celui des vivants, alors l'Égypte entière se transformera en une immense tombe.